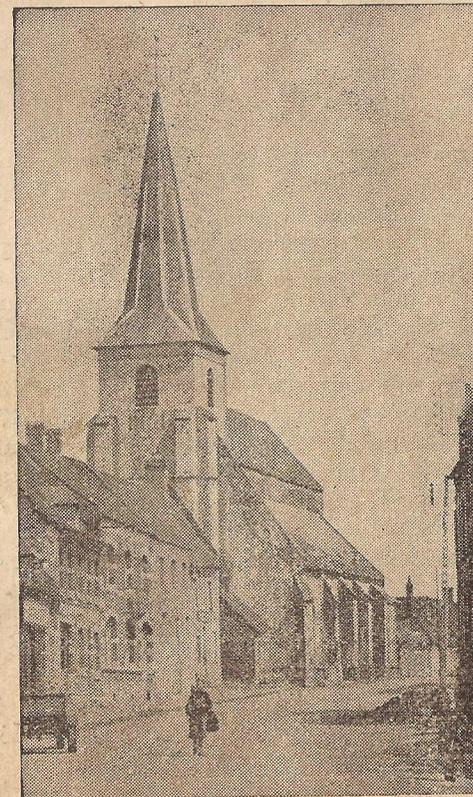


**BLANGY-SUR-TERNOISE**

**LA VOIX  
DE SAINTE BERTHE**



**Bulletin de la paroisse de Blangy  
et du Pèlerinage à Sainte Berthe**



**CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO**

*EDITION SPECIALE DE « NOTRE CLOCHER »*

Abonnement annuel : de 100 à 200 francs

## DÉVASTATIONS DE 1537

Nous continuons le récit historique commencé en février et attendu avec impatience : la destruction de Blangy en avril 1537.

L'incendie a lieu pendant l'un des nombreux sièges d'Hesdin ; un peu plus tard, les champs sont fauchés, les avéties enlevés ; la dévastation est complétée en juin, lorsque les Impériaux campent ici, se dirigeant vers Montreuil qu'ils prennent facilement. Ils obliquent ensuite sur Théroouanne : puissamment fortifiée, la place aime à s'appeler « l'oreiller du Roi de France » ; elle lui donne sécurité vers le Nord et lui permet de dormir tranquille.

Les troupes de Charles-Quint y mirent le siège le 26 juin 1537. Il arriva qu'un soldat français put s'échapper de la ville, traverser les lignes ennemies et prévenir le fils du roi que Théroouanne manquait de poudre et d'arquebusiers. D'Hesdin, le Dauphin envoya des renforts ; parmi ces renforts, vers la mi-juillet, 400 arquebusiers portant chacun un sac de cuir plein de poudre, lié autour du corps ; il y eut hors des remparts de Théroouanne, un combat au cours duquel beaucoup furent blessés. A cause des sacs de poudre, on l'appela « la journée des sacquelets ».

Finalement les deux camps étaient las de cette guerre sans pitié. Le 30 juillet 1537, au château de Bomy, ils signèrent une trêve de 10 mois. Le siège de Théroouanne ayant été levé par l'ennemi, l'armée française devenait disponible pour d'autres expéditions.

Mais ce n'est pas seulement Blangy qui fut détruit. Bien d'autres villages furent durement éprouvés en 1537.

Rollancourt fut pillé tour à tour par les deux armées ; il fut en partie brûlé avec les hameaux de Berlencourt, Mons, Vault, Courcelles et Trois-Fêtus. Le village et les hameaux restèrent longtemps inoccupés ; les habitants ayant perdu tout ce qu'ils avaient, s'étaient réfugiés à St-Omer.

A Teneur, Tilly, Crépy et Fleury, pas de récoltes, les habitants ayant tous abandonné le village.

Erin : 100 personnes périrent, formant plus de la moitié de la population.

Eclimeux et Neulette : 80 habitants manquent à l'appel.

Incourt : 23 maisons sur 26 disparues. Eglise détruite.

Humereuil. Tous les habitants ayant fui, le village est resté un an inhabité. Au passage des enquêteurs, « les enfants sont baptisés dans une jatte de terre, parce qu'on n'a pas encore puissance de refaire les fonts qui ont été rompus ».

Maisnil-les-S<sup>t</sup>-Pol. On abattit bois, avéties, maisons. Les habitants s'enfuirent et vécurent de mendicité. 50 pères de famille moururent de misère, sans compter les femmes et les enfants.

Voici trois règles pratiques pour être heureux :  
Il n'y a pas de bonheur sans la paix de la conscience.  
L'argent ne fait pas le bonheur.  
Si vous voulez du bonheur, donnez-en aux autres.

## DIMANCHES ET FÊTES

- Le 3 Février : 9 h., messe pour Solange Hannequin, à l'occasion de son 10<sup>e</sup> anniversaire ; 11 h., pour Mme Massart, née Estelle Moronval et ses enfants.  
Le 10 : 9 h., anniversaire Adèle Greuet ; 11 h., Sophie Edouard et Alfred Doligez.  
Le 17 : 9 h., défunts de la famille Lanvin-Massart et Philomène Leroux ; 11 h., famille Lefebvre-Demont.  
Le 24, 9 h., Jules et Augustin Debuiche et Flore Boulard ; 11 h., Bertha Pomart et Jeannine St-Jean.  
Le 2 Février, Chandeleur, purification de la Ste Vierge et présentation de Jésus, messe pour la Paroisse.

## BIBLIOTHÈQUE

Un nouveau lot de livres, de tout genre, qui feront passer agréablement les soirées d'hiver. Location, 15 fr. pour l'achat d'autres volumes ; prière de se fournir au presbytère.

- |   |                               |
|---|-------------------------------|
| « Une petite qui voit grand »                     | « Fantassins sur l'Aisne »    |
| par Germaine ACREMENT.                            | « Fabiola » (WIZEMAN)         |
| « Demoiselles à marier »                          | « Anguillage doré »           |
| (MYONNE)  | (COULOMB)                     |
| « John, chauffeur russe »                         | « Lauriers coupés »           |
| (MAX DU VEUZIT)                                   | (P. LHANDÉ)                   |
| « Le bal à Malomfalva »                           | « Dans les ruines » (DELLY)   |
| (A. RIEUX)  | « Quo Vadis » (SIENKIEWICZ)   |
| « Monsieur Vincent »                              | « Maître du silence » (DELLY) |
| (A. DE CORBIE)                                    | « Rose et le matelot »        |
| « La voyageuse errante »                          | (BRUYÈRE)                     |
| (M. DAVET)  | « Le secret de Koubounsor »   |
| « Feux du ciel » (CLOSTERMAN)                     | (DELLY)                       |
| « Rosie et l'amour »                              | « Annunziata » (MARNAN)       |
| (J. VINCENT)                                      | « Du cran ! » (R. KIPLING)    |
| « Ceux qu'on n'a jamais vus »                     | « Le cœur de Lourdes »        |
| (BOURGEROL)                                       | (R. GAËL)                     |
| « Candélabre du Temple »                          | « La croix relevée »          |
| (DELLY)   | (P. MAURICE)                  |
| « Au-dessus de la forêt vierge » (Capitaine JEAN) | « La Forêt qui chante »       |
| « Complice ? » (HALLIDAY)                         | (COULOMB)                     |

# Us ont retrouvé le chemin... de l'Eglise

## ◆ Henri GHEON (1875-1944)

Beaucoup de Canadiens connaissent Henri Ghéon et ses pièces originales. Né à Bray-sur-Marne, devenu médecin, littérateur et dramaturge, il est regagné à la Foi en 1915, par le capitaine Pierre Dupouey, lui-même converti par sa femme, très fine. Curieusement, c'est l'incroyant et immoral Gide, ami des deux, qui propose à Ghéon d'aller trouver Dupouey au front de guerre. A leur rencontre, Dupouey montre la photo de son fils, un bébé joufflu : « *Comme c'est beau, un visage d'enfant !* », dit Ghéon, qui admire encore le papa : « *Je me sens tout petit, devant lui, tout petit garçon... Dupouey est un homme juste, un homme libre qui comprend tout, même le bien.* »

Dupouey mort, sa veuve, *âme attardée de l'époux*, remercie Ghéon d'avoir aimé son mari. *Ghéon, qui assiste, bouleversé, à la Messe de Pâques*, dit son tourment et sa reconnaissance pour le Capitaine qui lui a rendu la foi. La fervente dame répond encore : « *Pierre s'est livré à Dieu. Il prie pour vous. Le Cœur de Dieu vous appelle par la voix de votre tourment intérieur...* »

Ghéon récite le Pater ; il prie tous les jours ; il lit Pascal et médite les méditations de Dupouey. Gide lui écrit de se mettre en règle, ce qui se produit à Noël 1915. Le choc de Pâques a opéré ; le bourbeux Gide ne marche pas. On connaît la suite, le récit de conversion de *l'Homme né de la guerre*, la carrière de théâtre, le renouveau chrétien avec Henri Brochet, soixante pièces, un apostolat imprévu, efficace, élégant, qui dure et durera.

## ◆ Charles du BOS (1882-1939)

C'est encore une femme qui relancera vers Dieu, Charles du Bos, critique parisien, riche anglophone, époux d'une bonne chrétienne et longtemps bon chrétien. A trente-six ans, le succès ralentit, puis escamote la pratique religieuse et même la foi. Son ami Gide l'a probablement infecté, comme d'autres. Bref, il lui « *semble impossible d'adhérer littéralement au catholicisme* », quand il est frappé de la mort chrétienne de l'ami Jacques Rivière. Se débattant lui-même dans le doute et se déclarant « *le plus religieux et le plus incrédule des hommes* », il encaisse d'Isabelle Rivière une riposte plus apostolique et plus vraie que toutes les finesses psychologiques où il est passé maître : « *Charlie, c'est au fond que vous êtes orgueilleux, et vous ne saurez jamais à quel point vous l'êtes !* »

Il proteste, mais concède une part de vrai. Il lit la Bible, surtout les Evangiles et la Vie de Jésus.

Il reprend la prière, la messe, la méditation, et il tient son journal d'âme : « *J'ai oublié que je croyais. Ce n'est pas en croyant, mais bien en cessant de croire que je me renierais. Ma foi est le couronnement de tout ce que je sens et que je veux...* »

Il meurt à cinquante-sept ans, jeune encore. Ses dernières

années, mêlées de pauvreté, de souffrances, et de conférences aux Etats-Unis, lui font trouver la sanctification dans une mystique remarquable.

## ◆ Douglas HYDE (1908-...)

Douglas Hyde, né anglican à Bristol, veut être missionnaire méthodiste aux Indes. Cœur généreux, révolté de l'exécution des anarchistes italo-américains Sacco et Vanzetti, il s'inscrit *communiste sans savoir, pour travailler à « la libération des exploités du capitalisme »*. Il se dira et se voudra « *communiste chrétien* » ; il est le « *prêcher rouge* » qui voudrait rapprocher le Christ, Marx et Lénine : « *Pour Dieu et la masse ouvrière !* ». Faut-il choisir, à vingt-deux ans il lâche Dieu, il perd ses emplois, il chahute et se fait arrêter. « *Justice ! Liberté ! Suppression des classes ! Abolition de l'exploitation ! Antifascisme !* » mais pas sur le modèle russe. Il recrute pour la Brigade contre Franco.

En 1939, l'alliance Hitler-Staline complique les affaires : les uns crient : *Trahison !* Les durs les traitent de mous et crient *la Paix !* jusqu'au revirement militariste pro-russe.

Promu au journal « *Daily Worker* », Hyde constate vite les jalousies et les amours cachés ; il ferme les yeux mais pas la bouche, et clame les discours révolutionnaires, d'abord contre, puis pour la guerre. Il épouse Carol, zélée révolutionnaire communiste, dans un mariage bourgeois, pas à la communiste.

Quand il lui faut réfuter, donc lire une revue catholique moins optimiste sur les Russes, les articles de *Chesterton et de Belloc* le charment, le gagnent, le passionnent. *Eux aussi combattent l'injustice sociale, et bien mieux que lui, grâce aux Papes qui marchent à l'avant-garde.*

La nostalgie religieuse lui fait goûter à nouveau les airs de Noël : le catholicisme l'attire. Par contre, les militaires de retour, la guerre finie, critiquent les Russes et quand le parti refuse les secours du plan Marshall, Hyde se dégoûte et Carol encore plus. *L'emprisonnement de Mgr Stepinace met le comble à leur dégoût.*

Alors, Hyde, qui n'est jamais venu dans une église que pour y remplacer les tracts catholiques par des papiers communistes, y entre prier. Mais comment prie-t-on la Vierge Marie ?... Il allume un cierge, il se tait, il est heureux.

Il se fait instruire par le Père Jésuite Corr, qui baptise toute la famille. Enfin, il se retire du « *Daily Worker* » ; en donnant aux journaux une sensationnelle confession publique. Son grand livre « *I Believed* » (J'ai cru) s'enlève à Londres et à New-York. Il se résume : « *Je crois que l'on va vers une épreuve de force entre le catholicisme et le communisme. Les deux doctrines ne peuvent coexister... Nous sombrerons dans l'immoralité ou nous referons la chrétienté.* » Il suit les traces d'un autre rédacteur communiste du « *Daily Worker* », M. Budenz, converti, il y a onze ans, qui s'est fait baptiser avec toute sa famille et dont la fille vient d'entrer en religion.

prit les deux mains : « Aide-moi, Père, je ne veux pas épouser ce vieux « rastaquouère », je veux être chrétienne. »

Jamais, JAMAIS, je le répète, nulle de nos petites sauvageonnes n'avait osé défier ainsi les appels terribles de la tribu. Comment la secourir ? Elle comprit et s'en fut.

Cinq jours après, elle nous revenait avec un coup de lance dans la jambe. Le vieux mari, devinant où elle était, alerta le ban et l'arrière-ban ; on sortit les javelots, les casse-tête, pour la prendre morte ou vive. La meute gronda aux portes de la Mission : de nouveau, l'orpheline se jeta dans mes bras, n'attendant le salut que de moi.

... Et le Père de raconter que pour gagner du temps, il servit un copieux repas aux guerriers impatients. Repus, ils s'endormirent...

■ « IL FAUT QUE J'ACHÈTE CETTE FILLE ». — Mais moi, je ne dormais pas... L'heure était critique, décisive. Si j'obtenais la liberté de Martina, c'était, éventuellement, celle de toutes les autres. Si je perdais... AH ! SI JE PERDAIS !!!

Je me mis à réfléchir, je priaï... Une idée me trotta dans la tête : *Il faut que j'achète cette fille.*

Devant la maison, j'étais toutes les richesses qui pouvaient les aguicher le plus. Ils restèrent ébahis devant mon étalage. Leurs yeux pétillaient de convoitise. Pas de doute, ça mordait. — « Tout cela est à vous, mais vous allez me donner cette petite. »

— Un grand, un énorme silence... Ils suaient d'envie pour ces fabuleux trésors, mais ne voulaient pas en payer le prix. — « Très bien, conclus-je en affectant une assurance dont j'étais loin, c'est à prendre ou à laisser. » Chacun consultait son voisin. Vendre la fille, ce n'était pas dans les coutumes, ils seraient punis par les esprits. Mais ne pas profiter de cette aubaine !... Enfin, le grigou qui prétendait à la main de Martina m'aborda avec un sourire épanoui : « Oui nous marchons, mais à une condition : la fille t'appartiendra uniquement et ne passera pas à d'autres. — C'est bon, emportez votre dû, je garde la fille. » Ils ne s'aperçurent pas dans leur ruée vers le butin, que je taisais leur condition.

Martina, quand elle fut d'âge, put choisir son mari librement, ce qu'aucune fille de ces contrées n'avait pu faire jusqu'à présent. Son mariage avec un élève de la Mission fut béni solennellement.

■ LE RETOUR OFFENSIF DU « BEAU-FILS ». — Quelques années plus tard, je vis Martina et son mari revenir, tout tristes, et sans leur fille, âgée de 6 ans. Voici ce que me dit la pauvre mère : « Lorsque j'étais petite, la tribu me donna un « BEAU-FILS » qui devait être le mari de mes filles. Alors, un jour, dans la forêt, aidé de compagnons, il s'empara de ma petite Elisabeth. »

Je leur dis de retourner dans la forêt afin de ramener leur fille... Et un jour, je vis arriver mon petit ménage avec leur petite Elisabeth. La réaction ne se fit pas attendre. Alerte au camp indigène et poursuites de la tribu. Mais la Providence veillait : Le « beau-fils » passa de vie à trépas. Cette mort soudaine sembla extraordinaire, mais Elisabeth était sauvée.

Le Père GSELL nous raconte qu'à l'état civil, les filles achetées par lui figuraient en tant que « ses femmes ». En en 1947, c'est ce qu'il alla expliquer au Saint-Père, car un journal communiste de Prague avait publié toutes sortes de détails « croustillants » là-dessus. Heureusement, des confrères stoppèrent cette campagne diffamatoire. Et c'est ainsi que, nommé Vicaire apostolique, il est devenu l'ÉVÊQUE AUX 150 ÉPOUSES.  
Il faut bien le dire — (surtout en milieu ouvrier) — il est pas toujours